



**“Je suis avec vous tous les jours
jusqu’à la fin du monde”
(Mt.28, 20).**

**FETE
du
SACRE-COEUR DE JESUS
2005**

SOCIETÀ DEL SACRO CUORE – CASA GENERALIZIA

Rome, 3 juin 2005

Chères Soeurs,

Alors que s’approche la célébration de la Fête du Sacré-Cœur de Jésus, j’ai la joie de reprendre contact avec vous, à cette heure où nous nous réengageons à suivre Jésus là il lui plaira de nous mener. Comme chaque fois que je vous écris, j’ai toute la Société présente à moi : c’est en effet toujours un défi que de communiquer quelque chose qui vous parle à toutes.

Cette année a été particulièrement chargée d’événements survenus dans notre Eglise. C’est d’abord **“l’année de l’Eucharistie”** qui s’est ouverte en octobre dernier par le Congrès Eucharistique Mondial de Guadalajara (Mexique) et dont la célébration s’achèvera en octobre 2005 avec la prochaine Assemblée du Synode des Evêques à Rome qui a pour thème : **“L’Eucharistie, source et sommet de la vie et de la mission de l’Eglise”**. Même si, pour bon nombre de personnes, le Congrès comme le Synode sont des événements qu’on lit plus que l’on n’y participe, **le décès et les obsèques du Pape Jean Paul II, comme le Conclave, l’élection du pape Benoît XVI et sa prise de possession du Siège Pontifical** ont atteint le monde entier, au moins virtuellement, grâce à la puissante couverture assurée par les mass media.

Je me trouvais à Washington, D.C., au moment de la mort du Pape Jean Paul II et dans mon petit ermitage du Pays de Galles lors de l’élection de notre nouveau Pape. Je suis arrivée à Rome juste deux jours avant la Messe d’Installation. Ayant été hors de Rome durant ces événements, j’ai désiré vivre l’expérience de me trouver au milieu du Peuple de Dieu et j’ai été une des 350 000 personnes qui ont assisté Place St Pierre à l’inauguration du nouveau pontificat. Comme pour bon nombre d’entre vous, j’ai été surprise de la rapidité de l’élection de cet homme de 78 ans et je me suis retrouvée porteuse de multiples questions mêlées d’émotions diverses. En écoutant son homélie où le Pape décrivait son service comme successeur de Pierre, le pêcheur, j’ai pensé à Sophie et je me suis rappelé sa foi en une Eglise qui, souvent, avait été pour elle source de souffrance personnelle. **Je lui ai demandé qu’elle nous donne, à moi et à la Société, la même foi en ce nouveau moment de l’Eglise qui fait**

VIA TARQUINIO VIPERA, 16 - 00152 ROMA, ITALIA - TEL: 39-06.58.23.03.32
partie intégrante d’un plan caché dans le Cœur de Dieu ; j’ai ensuite profondément écouté en moi les paroles de Jésus : “Je suis avec vous tous les jours jusqu’à la fin du monde” (Mt.28, 20).

Plusieurs jours après, je suis tombée sur quelques lignes du Cardinal François Xavier Nguyễn Van Thuân, ex-Président du Conseil Pontifical de Justice et Paix. C’est un homme qui a passé treize ans dans une prison communiste au Viet-Nam, dont neuf en cellule d’isolement. Il a été interviewé en mars 2000, alors qu’il allait prêcher la retraite de Carême dans la Maison Pontificale ; les paroles qu’il a prononcées ont fait vibrer une corde en moi :

“Je rêve d’une Eglise qui soit une Porte Sainte, qui ouvre ses bras à tous, toute compassion et toute compréhension envers les souffrances de l’humanité. Je rêve d’une Eglise qui soit pain, Eucharistie, qui désire se présenter comme un don et qui se laisse consommer par tous, afin que le monde ait la vie en abondance. Je rêve d’une Eglise qui porte en son cœur le feu de l’Esprit Saint, car dans une Eglise où réside l’Esprit, il y a liberté, dialogue sincère avec le monde, discernement des signes des temps qui sont les nôtres”.¹

Trois jours plus tard, au dernier jour de la retraite, il dit :

“Je vois le Saint Siège et toutes ses institutions comme un généreux amphytrion, comme un pain offert en un sacrifice spirituel, comme un grand Cénacle à l’intérieur de l’Eglise, assisté de Marie, la Mère du Corps du Christ et de Pierre exerçant son ministère d’unité et de service de tous. Et, ensemble, nous sommes comme des grains de blé qui acceptent d’être mis en terre en vue de la communion, afin de former ainsi un seul corps, solidaires et totalement livrés, comme du pain de vie pour le monde, comme signe d’espérance pour l’humanité”.²

Je cite ces mots parce qu’il est impossible de parler de l’Eglise sans parler de l’Eucharistie et parce que, durant de longs mois, j’ai désiré que l’Eucharistie soit le thème de ma lettre de cette année. Je suis très consciente que je ne suis ni théologienne, ni bibliste et que je ne prétends pas écrire un traité sur l’Eucharistie. Ce sont plutôt les paroles de Pierre et de Jean devant le mendiant paralytique, dont il est parlé au troisième chapitre des Actes des Apôtres, qui me paraissent appropriées : “Je n’ai ni or ni argent, mais ce que j’ai, je te le donne” (Act.3, 6). “Ce que j’ai”, je vous l’offre comme une sœur à une autre sœur : une question permanente sur **la manière dont nous comprenons et dont nous vivons l’Eucharistie dans la Société et sur ce que nous pouvons faire pour nous le partager les unes aux autres.**

Le texte du Chapitre Général de 1994 sur la “Dimension Eucharistique de notre Spiritualité” est la plus récente tentative de la Société pour exprimer la place de l’Eucharistie dans nos vies ; il a été source d’inspiration et de nourriture pour les RSCJ et pour d’autres qui sont harmonisés à notre charisme. Je crois que nous avons tendance à nous axer sur la partie poétique du texte et que nous avons peut-être oublié les derniers paragraphes qui sont une réflexion sur *le processus vécu au moment de sa rédaction*. Aujourd’hui, onze ans après, notre expérience concorde avec celle des déléguées au Chapitre : une expérience à la fois fidèle et porteuse d’interrogations, douloureuse et pleine d’espérance. Celui-ci dit :

“En partageant sur notre spiritualité et en l’approfondissant, nous avons vécu des moments de joie et de peine, de certitude et d’obscurité.

Nous avons eu la joie de redécouvrir la dimension eucharistique de notre spiritualité comme dynamisme pour notre vie et notre mission et, en même temps, nous avons évoqué avec peine le scandale d’un culte sans justice, la division des Eglises, les lois et les traditions qui provoquent souffrance ou même exclusion, et nos propres différences dans la compréhension et la manière de vivre l’Eucharistie. Nous avons vécu cette expérience comme un don, mais aussi comme un chemin à parcourir, avec la pauvreté et l’incertitude de notre recherche.

Les paroles du Ressuscité aux disciples d’Emmaüs : «Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire?» (Lc.24, 26), illuminent et affermissent nos pas et nous rappellent que toute réalité de Foi est toujours traversée par le mystère pascal.

Ceci est une **invitation** à poursuivre la route ensemble comme Société, à partager mutuellement notre expérience, pour que nous laissions de plus en plus notre charisme unifier notre vie et soutenir notre espérance.³

¹ Entrevue avec ZENIT, 12 mars 2000. Le Cardinal Van Thuân est mort à Rome le 16 Sept. 2002

² Cité en “Eucharist 2004-2005: La paix que le monde attend”, JPIC, Rome, 15 Mars 2000

³ Chapitre général 1994 p. 31

Ma question est la suivante : **avons-nous répondu à cette invitation ?** Même si je n'ai pas de réponse certaine, mon impression est que nous ne parlons pas facilement de l'Eucharistie. En certains lieux, c'est même un sujet "tabou". Pourquoi sommes-nous si réservées ? Peut-être parce que le mystère de l'Eucharistie présente de multiples facettes et que notre expérience est si différente que nous ne trouvons pas un "terrain commun". Plus je pense à cette question, plus il me semble que la difficulté du chapitre de 1994 pour s'exprimer sur l'Eucharistie comme la difficulté du chapitre de 2000 pour s'exprimer sur notre Spiritualité, sont dues à la conjonction du **mystère pour lequel il n'existe pas de paroles adéquates, d'une différence de génération/formation, de la diversité de compréhension comme de pratiques selon les différentes cultures dans lesquelles s'enracine la Société et d'une expérience vécue qui va bien au-delà du culte ou du "sacrement"**.

Avec les mêmes sentiments que Moïse devant le buisson ardent, je quitte mes chaussures devant chaque expression culturelle, chaque conviction personnelle profonde et toute pratique individuelle. En même temps, je pense que vous comprenez pourquoi je m'approche de ce thème avec un certain tremblement... Permettez-moi de donner quelques exemples de différences qui existent entre nous. Ils ne sont pas exhaustifs, mais ils peuvent donner une idée de notre diversité.

- Dans la Société, nombreuses sont celles pour qui l'Eucharistie quotidienne fait partie intégrante de leur vie ; elle a une "valeur infinie", indépendamment des mérites du célébrant ou de sa manière de célébrer ; c'est notre "pain quotidien". Par ailleurs, on trouve aussi celles qui valorisent *la qualité* de la célébration plus que *la quantité*. J'ai entendu dire : « Si, comme les premiers chrétiens "qui se réunissaient le premier jour de la semaine", j'ai vécu intensément l'Eucharistie du Dimanche, je ne peux vivre la même chose chaque jour ». D'autres n'ont pas la possibilité de choix : il n'y a pas de prêtres chaque dimanche et moins encore chaque jour de la semaine. Permettez-moi de vous dire combien je suis consciente des nombreux lieux où l'Eucharistie est célébrée chaque jour dans nos propres communautés avec une ferveur qui donne sens à ce qui pourrait devenir une routine. J'ai aussi été témoin de l'attention que nous apportons à nous aider mutuellement à prier, avec ou sans prêtre.
- Il s'en trouve pour lesquelles leur paroisse est la communauté Eucharistique qui les nourrit, tandis que pour d'autres la paroisse ne leur apporte pas la vie : homélies pauvres, communauté paroissiale sans cohésion, ou prêtre déconnecté de la vie des gens.
- Pour quelques-unes, une Eglise patriarcale ne fait nullement problème, pas plus que le rôle qui y est dévolu à la femme. D'autres se sentent tellement aliénées par la marginalisation de la femme ou tellement démoralisées par les scandales de pédophilie ou d'abus sexuels vécus dans le clergé qu'elles sont incapables de célébrer dans un contexte ecclésial.
- Dans certains pays (spécialement sous des régimes communistes athées) la *participation* à l'Eucharistie a été un acte de protestation contre un gouvernement injuste, un acte de solidarité avec des personnes injustement traitées. Dans d'autres, la *non-participation* à l'Eucharistie est un acte de protestation contre une Eglise patriarcale qui nie l'égalité de la femme et se refuse à l'utilisation de ses dons pour le ministère. Les deux attitudes proviennent du désir d'agir en toute justice.

Dans notre cheminement ensemble comme Société, comment nous situons-nous face à ces différences dans un esprit d'ouverture et de confiance ? Lorsqu'en février, je me trouvais à Berkeley (Californie), j'ai eu une intuition. On m'avait invitée à la conférence d'un théologien protestant taiwanais très connu, Choan-Seng (C.S.) Song. La conférence relevait d'une série intitulée "Lecture de Textes Sacrés" et les conférenciers étaient appelés en raison de leur lien spécial à un "texte sacré", qu'il soit oral ou écrit, traditionnel ou récent, relevant de textes canoniques ou de textes hors de toutes traditions religieuses. Le titre de la conférence du Pr. Song était : " *Au commencement, il y avait des Histoires, et non des Textes*"

Pour moi, ce fut un moment de révélation “Ah!”, et j’ai pensé : « Partageons donc nos histoires ! ». **Reprenons contact avec nos propres “histoires Eucharistiques” et essayons de les partager.** Au lieu de commencer par des théories ou par quelque théologie que nous nous sommes appropriée, **commençons par l’expérience qui est la nôtre** : des moments significatifs, des doutes, des difficultés, des mutations dans notre compréhension ou dans notre pratique sacramentelle, “le point où nous en sommes maintenant”. Quelques-unes d’entre nous ont parcouru un chemin aisé depuis leur enfance ; d’autres ont connu montagnes et vallées. Certaines se sont converties au catholicisme, et peut-être même sont-elles les seules catholiques de leur famille ; d’autres en sont peut-être les seules catholiques pratiquantes. Certaines vivent dans des cultures sécularisées, et d’autres dans des cultures “sacralisées”. Certaines, issues des cultures évangélisées par une théologie/missiologie occidentale, ne découvrent que maintenant le Dieu de leurs aïeux. Certaines ont vécu plus de la moitié de leur vie avant le Concile Vatican II ; d’autres n’ont aucune expérience d’une “Eglise préconciliaire”.

Je pense que si nous nous livrons à ce partage, “le silence sera rompu” et nous aurons beaucoup plus de respect pour le chemin de chacune, plus de facilité pour poser les questions qui demeurent dans nos cœurs sur l’Eucharistie, sur l’Eglise, sur l’avenir de la vie religieuse. Il me semble que peu d’entre nous ont fait l’unité de la question. Nous sommes en recherche, et nous essayons de travailler avec cohérence, en accord avec ce que nous comprenons, ce que nous percevons, dans la situation concrète qui est celle où nous nous trouvons.

Mais le dialogue auquel je vous invite va au-delà des histoires vécues et des différences que j’ai mentionnées car il y a un lien indissoluble entre la célébration sacramentelle et une vie livrée pour les autres. (L’assassinat d’Oscar Romero, tandis qu’il célébrait l’Eucharistie, est un puissant symbole de cette réalité et quelle coïncidence que de voir tomber le Jeudi Saint à la date du 25^{ème} anniversaire de son martyre !) **Partageons d’autres histoires, des paraboles, des poèmes, des créations artistiques qui contribueront à ce que notre vie tout entière devienne Eucharistie** : tantôt en “partageant le Pain de la Parole” -lorsque nous l’écoutons, comme lorsque nous y répondions- cette Parole qui nous parle par l’Ecriture, par les événements, par les autres ; tantôt en faisant nôtres les attitudes d’hospitalité de Jésus qui partage son repas avec des amis, des pécheurs et même des ennemis ; tantôt en nous permettant d’ETRE le Corps du Christ pour d’autres, lorsque nous lavons des pieds, ou soignons des blessures, ou encore lorsque nous écoutons... ; tantôt en croyant que là où deux ou trois sont réunis au nom de Jésus, Lui est présent, partageant la vie quotidienne et les luttes de nos frères et sœurs tout autant qu’Il est présent dans la célébration sacramentelle.

En achevant cette lettre, et comme en annexe, je **vous adresse une parabole Eucharistique comme première contribution à l’échange de nos histoires, espérant que cet échange continuera et se multipliera.** Nous avons tant à apprendre de l’expérience des autres, à commencer par celle de nos propres soeurs !

Les lectures de la Fête du Sacré-Cœur cette année (Dt.7, 6-11; 1 Jn.4, 7-16 et Mt.11, 25-30) nous rappellent **la totale gratuité de l’amour de Dieu pour nous.** En renouvelant nos vœux, que nos cœurs soient pleins d’une immense reconnaissance pour cet amour qui se livre dans la Société. Faisons mémoire de chacune de nos sœurs, de chaque Province, District, ou Région en les situant dans leur réalité actuelle. Remercions le Seigneur pour le miracle de notre union –notre communion-, vu notre grande diversité d’âges et de cultures. C’est un don de Dieu. Ne la prenons pas comme quelque chose d’acquis, mais faisons consciemment tout ce qui est en notre pouvoir pour l’approfondir et la renforcer, faisant confiance à Celui qui nous invite à apprendre la douceur et l’humilité de son Cœur.

Avec toute mon affection reconnaissante à chacune.



Clare Pratt, rscj
Supérieure Générale

Parabole Eucharistique⁴

Tout lieu est une terre sacrée. N'importe laquelle d'entre nous peut parcourir cette terre sacrée si nous sommes prêts à nous ouvrir.

J'en sais quelque chose. Pour moi, les rues de Chicago que l'on m'a confiées, sont devenues sacrées. Cependant, la réponse à cet appel d'être présente au monde des prostituées m'a souvent atterrée. Je me trouvais très vulnérable. Mais, à l'intérieur de moi-même, je vivais cette profonde certitude qui jaillissait d'une expérience mystique personnelle, à savoir que Dieu m'avait appelée à me trouver dans ces rues. Pour moi, au-delà de tous les dangers et de tous les risques que je percevais, ou que j'imaginai, je savais sans le moindre doute possible que je devais répondre à cet appel. C'était réellement beaucoup plus fort que toute crainte ou tout obstacle qui pouvait se présenter à moi. J'étais aussi mue par un irrésistible sens de la compassion qui, en y pensant bien, était Dieu lui-même. L'expérience mystique, au-delà de toute réflexion humaine, nous mène sur des terrains étranges et surprenants. Peu importe que le lieu soit froid, sombre ou interdit, c'est le lieu de l'Esprit Saint. Dans ce processus de révélation, la confiance et la vulnérabilité deviennent une exigence préalable.

C'est ainsi que je suis entrée dans une misérable taverne, à l'angle d'une sombre ruelle ; j'étais absolument certaine que je devais entrer, que c'était là que je devais me trouver. L'intérieur était dans l'obscurité, mais je percevais l'entassement de corps autour du comptoir. Je me suis sentie totalement seule en ce lieu si malpropre et, paradoxalement, entièrement chez moi, simplement parce que c'était exactement là que je devais me trouver à ce moment-là. Il est étonnant de constater combien la grâce nous rend disponibles lorsque nous répondons à la profondeur de la vérité (Dieu) en nous. Nous osons nous aventurer dans des lieux inconnus lorsque, pour le motif le plus mystérieux qui soit, nous croyons que Dieu nous précède faisant de tout une terre sainte.

Lorsque je m'assis sur un tabouret, éclairée par la faible lumière de la nuit déjà tombée, une femme de plus de cinquante ans, entra en traînant les pieds, et à grand peine, s'assit sur le tabouret voisin du mien. Tapant du poing sur le comptoir, elle demanda au garçon « un pichet de vin ». Comme par hasard, elle me regarda : « As-tu faim ? » me demanda-t-elle.

Désireuse de me montrer accueillante, je lui répondis que oui, que j'avais un peu faim... Manifestant une grande satisfaction, la femme se baissa et tira une barre de pain blanc coupé en tranches du sac en plastique qu'elle avait par terre. « Bien, s'exclama-t-elle. Voici trois jours que je n'ai pas avalé une bouchée et je viens de voler ce pain dans le supermarché qui est là en dessous et je cherchais quelqu'un avec qui le partager ».

Je la regardais, stupéfaite, mais il me restait encore bien des surprises à découvrir. Après avoir ouvert le pain et en avoir tiré deux tranches, elle se pencha encore et, radieuse, tira du sac en plastique qui lui servait de sac une boîte de thon en conserve déjà ouverte et enveloppée dans du plastique. Ensuite, de ses doigts, elle entreprit de prendre du thon et de l'étendre sur le pain, obtenant ainsi un appétissant sandwich qu'elle m'offrit avec un large sourire : « Voilà, ma chérie », me dit-elle. Après m'avoir mis soigneusement entre les mains le sandwich, elle commença à remplir de son « pichet » mon verre vide. Je me découvrais dans une de ces situations invraisemblables qui te poussent à entrer dans le jeu. Au fur et à mesure que je regardais cette compagne récemment découverte, je me découvrais un sentiment de compassion inscrite au plus profond de moi. Cette femme, malgré l'étrangeté de son comportement, était bien ma sœur.

Et tandis que je mangeais et buvais timidement, la femme parlait ou plutôt divaguait, sur sa vie dure et sa lutte pour parvenir à se débrouiller et à survivre. Elle se lamentait de ne pouvoir « empocher que cinq à dix dollars par jour », se demandant ce qu'elle allait bien pouvoir faire. Les larmes commencèrent à couler sur ses joues tandis qu'elle ne cessait de me regarder.

⁴ Extrait d'une réflexion de Edwina Gateley dans : *“Christ in the Margins”*, Ed. Orbis Books, 2003.

Et tout à coup, il sembla qu'elle avait une inspiration ; elle me saisit le bras et, m'examinant de la tête aux pieds, elle me dit alors : « Oh, chérie, je sais tout des lieux où on trouve les hommes. Avec mon expérience et le corps qui est le tien, nous pouvons travailler ensemble, nous pouvons former une équipe... » Atterrée, je réalisais alors que cette femme était une ancienne prostituée, que les temps étaient devenus difficiles pour elle... et qu'elle me proposait de faire équipe avec elle ! Presque en m'excusant, je lui expliquais que je ne faisais pas partie de la prostitution.

« Alors, qu'est-ce que tu fais ici, à cette heure ? » me demanda-t-elle. « Ceci est un bar réservé aux prostituées ; c'est ici que les 'hommes' viennent chercher une 'fille'. Qui es-tu ? »

Je me mis à balbutier difficilement : « Je suis chrétienne... Je vis un engagement pastoral comme catholique ».

« Un quoi... ? » cria-t-elle comme sans y croire. « Jamais une femme n'est entrée ici à titre pastoral. Ceci n'est pas un lieu fait pour elles. Ce n'est même pas un lieu pour des chrétiens. Tu ne devrais pas être ici. Ceci n'est pas la place de personnes comme toi... ». La présence de quelqu'un qui, tout simplement, croyait en Dieu et le proclamait provoqua toute une réaction émotive en ma nouvelle compagne. Elle commença à sangloter sans pouvoir s'arrêter tandis qu'elle me racontait l'histoire de sa vie ; comment, après des années d'inceste et d'abus sexuels dans son enfance, elle avait réussi à s'échapper de chez elle alors qu'elle était encore adolescente et comment elle fut vite ramassée dans la rue par un proxénète qui l'initia à la drogue et la destina à une vie de prostitution. Elle s'y était adonnée toute sa vie. Maintenant, elle était devenue trop vieille pour de pareilles activités et n'avait pas tardé à devenir une vagabonde. Actuellement, elle se trouvait totalement seule et désespérée.

La seule chose que je pus faire dans ce bar, en cette nuit-là, ce fut d'embrasser cette malheureuse femme déchirée qui avait raconté son histoire de violence et de misère à une inconnue. Et là, en ce lieu malpropre, les deux femmes que nous étions s'embrassèrent dans les larmes tandis que nous étions à la recherche d'un rêve.

Le matin suivant, à l'aube, je quittai le bar, me sentant totalement vide et impuissante. La femme avec qui je venais de passer ces trois dernières heures gisait pelotonnée dans un coin, profondément endormie, le visage encore humide de ses larmes. En rentrant à la maison au travers de ces lugubres rues trempées, je réfléchissais à ce qui venait d'arriver. Je sentis alors comme si un bandeau tombait de mes yeux et comme si je franchissais le voile de ma conscience pour atteindre un lieu plus profond : j'étais entrée dans le bar, vulnérable, ouverte, en quête de Dieu. Et cette femme avait pénétré dans ce sombre lieu où je m'étais moi-même redécouverte. C'est elle qui avait apporté le pain, qui l'avait rompu et partagé avec moi. C'est elle qui avait apporté le poisson et l'avait partagé avec moi. Elle prit le vin et le partagea aussi avec moi. Ensuite, elle me raconta son histoire et m'embrassa. Et alors, je compris. Je pus reconnaître, de cette connaissance qui vient du plus profond, qu'en ce lieu sordide, en cette nuit-là, s'était vécue une Eucharistie et que l'Esprit Saint, la Sagesse, toujours fugace et insaisissable, s'était rendu présent dans la rencontre de deux cœurs ouverts, en quête de compassion et avides de pénétrer directement dans un cœur déchiré et blessé. Dieu n'a besoin ni d'une église, ni de lieux sacrés pour se rendre présent. Ce fut bien plutôt un lieu simple, deux femmes, un pain volé, du vin bon marché et du poisson qui se sont convertis en ce lieu de la rencontre mystique.

Pour moi, ce fut une expérience mystique, l'expérience de ne faire qu'un en Dieu, l'expérience du mystère de cette présence de Dieu, totalement gratuite, qui vous pénètre en un moment de foi.

C'est en fait une invitation à une rencontre divine. Lorsqu'il advient qu'une telle invitation nous pousse à ouvrir nos cœurs et nos bras, nous ne pouvons que demeurer saisies d'étonnement. Nous ne pouvons qu'admirer Dieu avec nous et en nous. Profondément reconnaissantes, nous ne pouvons que nous immerger, ne serait-ce qu'un instant, dans la vision de Dieu.